



Surintendance des biens archéologiques d'Emilie-Romagne



Stefano Marzari

UNE SOURCE SACRÉE, au Nord-Est de Kainua, était recouverte par un édifice de 9 mètres par 7,5 abritant une vasque, d'où l'eau s'écoulait par un canal. À quelque distance, des socles de statues signalent une aire où l'on faisait des demandes de grâce à la divinité (ci-dessus). L'un des ex-voto retrouvés est une statuette de bronze d'une femme tenant un bourgeon de fleur dans la main droite et un pan de son chiton (habit) dans la main gauche (à droite). De style grec, elle représente peut-être Taran, l'Aphrodite étrusque.

même clarifié le sens de nombreux mots. Le bilinguisme pratiqué à Pyrgi témoigne aussi des relations étroites qu'entretenaient les Étrusques avec des Phéniciens, dont Carthage était une importante colonie en Méditerranée occidentale.

Depuis cette découverte, le corpus des inscriptions étrusques s'est enrichi jusqu'à compter aujourd'hui des milliers d'inscriptions, datant du VIII^e siècle tardif jusqu'au II^e siècle. Puisque l'alphabet étrusque dérive de l'alphabet grec, on sait les lire et souvent les comprendre. Une grande partie d'entre elles provient de l'ornementation peinte des tombes, les Étrusques ayant l'habitude d'y inscrire les noms des défunts, de leurs père et mère, leurs origines et leurs âges. Les inscriptions votives destinées à préciser dans quel but un objet était offert à la divinité constituent une autre grande classe d'inscriptions.

L'étrusque, une langue non indo-européenne

Les difficultés d'interprétation concernent surtout les rares textes étrusques longs, car ils contiennent des mots et des expressions n'apparaissant nulle part ailleurs. Dans la plupart des cas, le contexte est clair: il s'agit de formules rituelles, de calendriers de fêtes ou de contrats. Un exemple célèbre est fourni par les bandelettes de Zagreb, un manuscrit inscrit en étrusque sur une toile de lin, qui a servi à envelopper une momie égyptienne aujourd'hui conservée à Zagreb. Ce texte est composé de 1 200 mots et porte sur les festivités d'une ville étrusque inconnue. Autre exemple: la table de Cortone

(*Tabula cortonensis*) est un contrat de vente de terrain couché en quelque 200 mots.

Même s'il existait des textes assez longs, les Étrusques ne produisaient ni textes littéraires ni textes d'histoire. En revanche, les longs textes religieux devaient être abondants, mais ils ne sont connus que par les mentions romaines.

On n'a pas déchiffré complètement l'étrusque, mais on en sait assez pour savoir qu'il ne s'agit pas d'une langue indo-européenne, ce qui relance l'énigme de l'origine de la culture étrusque. Des recherches de linguistique comparative montrent que les liens avec le grec ou avec les langues italiques voisines ne concernent pas la structure de la langue et se limitent au vocabulaire.

Les fouilles menées par l'Université de Pérouse à Gravisca, l'agglomération portuaire de Tarquinia, illustrent l'importation d'idées et donc de mots dans la culture étrusque. Les archéologues ont identifié des produits d'importation de Phénicie, d'Égypte, de l'Est de la Grèce, de Sparte, de Corinthe et d'Athènes. Une ancre de pierre marquée du nom d'un certain Sostratos, originaire de l'île d'Égine face à Athènes dans le golfe Saronique, et des inscriptions retrouvées dans le sanctuaire du port attestent de la présence de Grecs.

Ces constatations illustrent que les Étrusques jouaient un grand rôle dans les échanges au sein de l'espace méditerranéen des VII^e et VI^e siècles avant notre ère. Comme les Phéniciens et les Grecs, ils se livraient à un intense commerce maritime au long cours, qui faisait passer des biens et des idées d'un pays

BIBLIOGRAPHIE

F. Savatier, *Un village gallo-étrusque à Lattes*, actualité *Pour la Science*, 2010 : <http://bit.ly/1AFvtKR>

M. Bentz et C. Reusser, *Marzabotto. Planstadt der Etrusker*, Philipp von Zabern, 2008.

E. Govi, *Marzabotto una città etrusca*, Ante Quem, 2007.

J.-P. Thuillier, *Les Étrusques*, Éditions du Chêne, 2006.

Un grand bâtiment, que Denis Lebeaupin et ses collègues du centre archéologique de Lattara ont fouillé dans ce site situé à Lattes près de Montpellier, illustre la disparition prématurée du seul comptoir étrusque du Sud de la Gaule.

Autour de l'étang du Méjean, au Sud de Montpellier, deux sites archéologiques majeurs illustrent l'apparition d'un *emporion*, c'est-à-dire d'un port de commerce, mais aussi sa disparition rapide. En effet, au cours du VI^e siècle avant notre ère, des marchands méditerranéens – grecs, étrusques, ibères, carthaginois, etc. – sont venus commercer dans un gros village gaulois établi non loin de la rive de la lagune, au lieu-dit la Cougourlude à Lattes. Le passage des marchands d'outre-mer y est attesté par de nombreux restes de poteries

étrangères, dont de la fine vaisselle à boire attique (d'Athènes), des amphores massaliotes (grecques) et de nombreuses amphores étrusques accompagnées de *bucchero nero*, vaisselle en terre cuite noire d'invention étrusque. Cette forte présence de la poterie étrusque suggère un ascendant de ce peuple sur les échanges. Il se traduit au début du V^e siècle par la construction d'une nouvelle agglomération portuaire.

Cette ville, dont le nom Lattara est connu par des textes plus tardifs, a la forme d'un triangle limité par deux bras du

Lez, le troisième côté donnant sur l'étang, donc sur le port. Couvrant près de quatre hectares, elle est ceinte d'un rempart. Le rôle majeur des Étrusques dans la fondation de cette ville est attesté par la prédominance de leurs importations, par la présence de leur vaisselle et par nombre d'inscriptions en alphabet étrusque. On ne peut que difficilement imaginer que les Étrusques, qui n'étaient que des hôtes en Gaule du Sud, aient pu rassembler la pierre, le bois et la force de travail nécessaires à la construction de cette ville sans l'assentiment et l'aide des locaux. Du reste, un oppidum gaulois, donc un centre de pouvoir, se trouve à huit kilomètres de là...

Situé au Sud de la ville, l'îlot de la zone 27 consiste en un grand bâtiment d'une vingtaine

de mètres de long et d'une dizaine de pièces, qui a pu abriter trois unités d'habitation. Il a été érigé sur des fondations de pierres soigneusement agencées, les murs étant en briques de terre crue et le toit sans doute en chaume de roseau. Des pans entiers de murs ayant été retrouvés effondrés d'un bloc, nous savons que ce bâtiment avait une hauteur d'au moins cinq mètres.

Les archéologues ont du mal à déterminer les fonctions de ce bâtiment imposant érigé à grands frais, qui semble être resté largement inutilisé. En dehors d'une soixantaine d'amphores, pour la plupart vides, et d'un peu de vaisselle, les pièces ne contiennent que de modestes traces de vie : un seul foyer, quelques fragments d'os, de rares morceaux de métal. Il semble que la maison n'a été habitée que quelques années, voire beaucoup moins...

Vers 475 en effet, une brèche est ouverte dans le rempart et le bâtiment détruit par un incendie, comme d'ailleurs une grande partie de la ville. Par la suite, le site est réoccupé, mais surtout par des locaux.

Qui a fait disparaître la Lattara étrusque en plein développement ? Les fouilles ne l'ont pas indiqué, mais on sait que le « crime » a profité aux Grecs massaliotes, qui n'ont pas tardé à imposer leur commerce dans la région. Mécontents de la concurrence étrusque, les Marseillais auraient-ils saccagé cet *emporion* rival peu après qu'en 474, les Grecs de Syracuse avaient pris le dessus sur les Étrusques dans un combat naval au large de Cumes ? On peut aussi envisager l'action de dirigeants gaulois, qui, soucieux de maîtriser le commerce extérieur pour mieux le taxer, ont pu vouloir ruiner le réseau étrusque, sur le point de prendre son indépendance.

– François Savatier



Musée Henri Prades/Jean-Claude Golvin